

## 16. Les aventures d'Enée

*L'autorité première à laquelle on se réfère pour ce récit est l'Enéide, le plus grand de tous les poèmes latins. Il fut écrit au moment où Auguste reprit en mains le monde romain, écroulé dans le chaos qui suivit l'assassinat de César. Avec fermeté, il mit fin aux furieuses guerres civiles et ramena la paix – Pax Augusta – qui dura près d'un siècle. Virgile et toute sa génération s'enflammèrent d'enthousiasme pour l'ordre nouveau et l'Enéide fut écrite pour exalter l'Empire, pour doter d'un héros national et d'un fondateur cette « race destinée à maintenir le monde sous sa loi ». Ce dessein patriotique de Virgile est probablement responsable de la différence qui existe entre l'Enée surhumain des premiers livres et le prodige inhumain des derniers en date. Par sa détermination de créer un héros romain qui ferait pâlir tous les autres héros, le poète fut finalement entraîné dans le genre purement fantastique. Cette tendance à l'exagération était d'ailleurs un trait bien romain. Il va de soi que les noms latins sont employés ici, ainsi que la forme latine lorsqu'un personnage répond à la fois à un nom grec et à un nom latin – Ulysse, par exemple, est le nom latin d'Odysseus.*

### I. DE TROIE EN ITALIE

Le fils de Vénus, Enée, compte parmi les héros les plus fameux qui combattirent pendant la guerre de Troie. Du côté troyen, il ne le cédait qu'à Hector. Lorsque les Grecs investirent Troie, il réussit, grâce à l'aide de sa mère, à s'échapper de la ville avec son père et son petit garçon, puis à faire voile vers une nouvelle patrie.

Après de longues pérégrinations et bien des épreuves, tant sur terre que sur mer, il atteignit l'Italie où il défit tous ceux qui s'opposaient à son entrée dans le pays, il épousa la fille d'un roi puissant et fonda une cité. Il fut toujours tenu pour le véritable fondateur de Rome parce que Romulus et Rémus, en fait ses fondateurs réels, naquirent l'un et l'autre dans la ville érigée par son fils : Alba Longa.

Quand son navire quitte Troie, de nombreux Troyens se joignirent à lui. Tous désiraient ardemment trouver un endroit où s'établir, mais aucun ne s'en faisait une idée bien précise. Ils tentèrent plusieurs fois d'élever une cité, mais toujours ils durent s'éloigner, chassés par des calamités ou des mauvais présages. Au cours d'un rêve, Enée apprit enfin que le lieu qui leur était destiné était une contrée fort éloignée vers l'ouest, l'Italie – alors appelée Hespérie, ou Pays de l'Occident. Ils se trouvaient alors dans l'île de Crète, et bien que la terre promise ne pût être atteinte qu'après un long voyage sur des mers inconnues, ils se réjouirent de cette assurance de posséder un jour une patrie et ils mirent aussitôt à la voile. Toutefois, il leur fallut longtemps pour parvenir au port tant désiré, et leur ardeur aurait peut-être été freinée s'ils avaient pu prévoir tout ce qui les attendait en cours de route.

Bien que les Argonautes, venant de Grèce, aient fait voile vers l'est alors qu'Enée et les siens se dirigeaient de la Crète vers l'ouest, les Troyens rencontrèrent les Harpies tout comme l'avaient fait Jason et ses compagnons. Les héros grecs se montrèrent plus courageux – ou peut-être plus habiles à l'épée ; toujours est-il qu'ils étaient à deux doigts de tuer les affreuses créatures quand Iris intervint, tandis que les Troyens furent repoussés par elles et forcés à appareiller pour leur échapper. A leur stupéfaction, ils rencontrèrent Andromaque, la femme d'Hector, au cours de leur escale suivante. Après la chute de Troie, elle avait été donnée à Néoptolème, parfois nommé Pyrrhus, fils d'Achille, l'homme qui avait égorgé le vieux Priam devant l'autel. Il l'abandonna bientôt pour Hermione, fille d'Hélène, mais ne survécut guère à ce mariage et après sa mort, Andromaque épousa Hélénos, le prince troyen. Ensemble, ils gouvernaient à présent le pays et comme bien on pense, ils accueillirent avec joie Enée et ses compagnons. Ils leur offrirent l'hospitalité la plus généreuse et quand vint le moment des adieux, Hélénos leur donna des conseils fort utiles au sujet de leur voyage. Ils ne devaient surtout pas aborder sur la côte orientale, leur dit-il, car elle était peuplée de Grecs. Leur future patrie était sur la côte occidentale, un peu vers le nord ; il leur fallait à tout prix renoncer à la route la plus courte, celle qui passe entre la Sicile et l'Italie et où ils se heurteraient à ce détroit périlleux gardé par Charybde et Scylla, que les Argonautes n'avaient pu

traverser que grâce à l'appui de Thétis et où Ulysse avait perdu six hommes de son équipage. Il n'apparaît pas très clairement comment les Argonautes, venant d'Asie en Grèce, avaient pu se retrouver sur la côte occidentale d'Italie, pas plus d'ailleurs qu'on ne s'explique comment Ulysse y parvint lui aussi ; cependant, aucun doute ne semblait obscurcir l'esprit d'Hélénos quant à la localisation exacte de cet endroit, et il donna à Enée les conseils les plus précis qui lui permettraient d'éviter cet enfer des marins en faisant un long circuit autour de la Sicile pour aborder en Italie, bien au nord du gouffre de l'implacable Charybe comme de la sombre caverne où Scylla aspirait des bateaux entiers.

Les Troyens prirent donc congé de leurs aimables hôtes puis, après avoir contourné l'extrémité orientale de l'Italie, pénétrés de confiance en leur guide prophétique, ils poursuivirent leur route vers l'ouest en longeant la Sicile. Selon toute apparence, cependant, et malgré ses mystérieux pouvoirs divinatoires, Hélénos semble avoir ignoré que l'île – dans sa partie méridionale tout au moins – était occupée par les Cyclopes, car il négligea de les prévenir contre ce danger. Ils atteignirent l'île au crépuscule et sans l'ombre d'une hésitation, ils campèrent sur la grève. Il est fort probable que tous auraient été capturés et dévorés si dès l'aube suivante, avant qu'aucun des monstres se fût éveillé, une pauvre ruine humaine n'était accourue vers l'endroit où reposait Enée. Il se jeta à genoux, mais en vérité, sa misère évidente valait à elle seule une supplication ; sa pâleur était celle d'un être à demi mort d'inanition, une chevelure épaisse surmontait son visage sale à l'extrême et ses vêtements ne tenaient ensemble qu'à l'aide d'épines. Il était l'un des marins d'Ulysse, leur dit-il ; il avait été oublié par mégarde dans la caverne de Polyphème et depuis il vivait dans les bois de tout ce qu'il pouvait y trouver, dans la terreur perpétuelle d'être découvert par les Cyclopes. Ceux-ci étaient une centaine, tous aussi gigantesques et terrifiants que Polyphème. « Fuyez, levez-vous et partez en hâte », haletait le malheureux. « Rompez les amarres qui retiennent vos navires au rivage. » Ils firent comme il disait, coupant les câbles et faisant hâte aussi silencieusement que possible. Ils avaient à peine mis à la mer qu'ils aperçurent le géant aveugle descendant lentement vers la grève pour y laver la cavité béante de son orbite, d'où le sang coulait toujours. Il entendit le bruit des rames labourant l'eau, et courant dans la direction du son, il entra dans la mer. Mais les Troyens s'étaient suffisamment éloignés ; avant qu'il pût les rejoindre, la profondeur de l'eau devint trop grande, même pour sa taille gigantesque.

Ils n'évitèrent ce péril que pour en rencontrer un autre, tout aussi grand. En contournant la Sicile, ils furent assaillis par une tempête comme il n'y en eut jamais, ni avant ni depuis. Si hautes étaient les vagues qu'elles léchaient les étoiles, et si profonds les golfes qui les séparaient, que les abîmes de l'Océan en étaient révélés. Sans nul doute, il s'agissait là de bien plus qu'une tempête terrestre, et en fait Junon n'y était pas étrangère.

Comme on le sait, elle haïssait tous les Troyens ; jamais elle n'avait oublié le jugement de Pâris et pendant la guerre, elle s'était montrée l'ennemie la plus acharnée de Troie ; mais c'est à Enée surtout qu'elle réservait une hostilité particulière. Elle savait que Rome – bien des générations après Enée – serait fondée par des hommes de sang troyen et que cette cité était d'ores et déjà destinée par les Parques à détruire Carthage. Or Carthage était sa cité favorite, elle la préférait à tout autre lieu sur la terre. On ne sait si elle espérait vraiment pouvoir se dresser contre les décrets des Parques, ce qui était interdit même à Jupiter, mais il est certain qu'elle fit de son mieux pour noyer Enée. Elle alla trouver Eole, le roi des Vents, celui-là même qui avait tenté d'aider Ulysse, et elle lui demanda de faire sombrer les vaisseaux troyens ; elle lui promit en retour de lui donner sa plus jolie nymphe pour épouse. Le fruit de cette conversation fut la formidable tempête, qui aurait certainement obtenu le résultat escompté par Junon si Neptune n'était intervenu. En tant que frère de Junon, il était parfaitement conscient de ses façons de procéder et il la voyait sans plaisir s'interposer entre lui et ses mers. Cependant, tout comme Jupiter, il usait d'une très grande prudence dans ses relations avec elle. Il ne lui dit pas un mot, mais se contenta d'envoyer une sévère réprimande à Eole. Puis il calma la mer, ce qui permit aux Troyens d'atteindre la terre. Et ce fut sur la côte septentrionale d'Afrique que ceux-ci ancrèrent enfin leurs navires, poussés jusque-là par les vents, depuis la Sicile. Il se trouva qu'ils abordèrent non loin de Carthage, et aussitôt, Junon se prit à réfléchir à la façon dont elle pourrait employer cette arrivée à leur désavantage et au profit des Carthaginois.

Carthage avait été fondée par une femme, Didon ; elle y régnait encore et elle en avait fait une cité immense et splendide. Elle était belle et veuve ; Enée avait perdu sa femme pendant la nuit où il s'était enfui de Troie. Selon le plan de Junon, ils s'éprendraient l'un de l'autre et ainsi Enée renoncerait à l'Italie pour s'établir à Carthage, aux côtés de Didon. C'était un plan excellent, n'eût été Vénus. Elle soupçonnait ce que tramait Junon et elle était fermement décidée à l'empêcher. Elle-même nourrissait d'autres projets. Si elle ne voyait aucun inconvénient à ce que Didon s'éprît d'Enée, auquel tout mal serait ainsi épargné pendant son séjour à Carthage, elle entendait bien que le sentiment d'Enée pour Didon ne fût rien de plus qu'un consentement à se laisser combler par elle, il ne devait en rien peser sur sa décision de se rendre en Italie lorsque le moment en semblerait venu. A cet instant critique, elle remonta donc dans l'Olympe pour y rencontrer Jupiter et lui parler. Elle lui fit des reproches et ses beaux yeux se remplirent de larmes. Son cher fils Enée était dans une situation rien moins que désespérée, lui dit-elle, et lui, le Souverain des Dieux et des Hommes, avait promis qu'Enée serait l'ancêtre d'une race qui un jour gouvernerait le monde. Jupiter se mit à rire et l'embrassa, essuyant ainsi ses larmes. Ce qu'il avait promis se réaliserait sans nul doute, affirma-t-il ; les descendants d'Enée seraient les Romains, auxquels les Parques destinaient un empire sans terme ni limites.

Grandement réconfortée, Vénus prit congé, mais afin de mieux encore assurer son cas, elle se tourna vers son fils Cupidon. On pouvait se fier à Didon pour produire sur Enée l'impression souhaitée, se disait-elle, mais il était beaucoup moins sûr qu'Enée, livré à lui-même, réussît à se faire aimer de Didon. La susceptibilité de celle-ci était bien connue. Tous les Rois d'alentour avaient tenté de la persuader de les épouser, mais en vain. Vénus convoqua Cupidon, qui promit d'embraser d'amour le coeur de Didon dès l'instant où elle poserait les yeux sur Enée. Et pour Vénus, elle n'aurait aucune peine à provoquer une rencontre entre les intéressés.

Au cours de la matinée qui suivit leur débarquement, Enée, accompagné de son ami, le fidèle Achate, quitta ses infortunés partisans pour tenter d'apprendre en quel lieu du monde ils avaient abordé. Avant de les laisser, il leur adressa quelques paroles d'encouragement :

*Camarades, vous et moi connaissons depuis longtemps l'épreuve.*

*Nous avons subi des maux pires encore que celui-ci. Ils prendront fin, eux aussi ; rappelez votre courage.*

*Chassez toute morne crainte. Un jour peut-être*

*Le souvenir de ce péril nous fera sourire ...*

Tandis que les deux héros exploraient cette contrée inconnue, Vénus, déguisée en chasseresse, leur apparut. Elle leur dit où ils se trouvaient et leur conseilla de se diriger sans tarder vers Carthage, dont la Reine les aiderait sans nul doute. Grandement rassurés, ils prirent le sentier que Vénus leur indiquait, protégés sans doute par l'épais brouillard dont elle les enveloppa. C'est ainsi qu'ils parvinrent à la ville sans incident et marchèrent dans les rues populeuses sans être aperçus. Ils s'arrêtèrent devant un grand temple, se demandant comment ils parviendraient jamais jusqu'à la Reine, et là, un nouvel espoir leur fut donné. Comme ils contemplaient le superbe édifice, ils aperçurent, merveilleusement sculptées dans les murs, les batailles auxquelles ils avaient pris part l'un et l'autre, autour de Troie. Ils reconnurent adversaires et amis : les fils d'Atrée, le vieux Priam, tendant les mains vers Achille, Hector mort. « Je reprends courage », dit Enée. « Ici aussi on verse des larmes, et les coeurs s'émeuvent à tout ce qui est mortel. »

A cet instant, radieuse ainsi que Diane elle-même, Didon approcha suivie d'un grand cortège. Sur-le-champ, le brouillard qui enveloppait Enée se dissipa et il apparut, beau comme Apollon. Quand il lui eut dit son nom, la Reine, s'adressant à lui avec la meilleure grâce, lui souhaita ainsi qu'à ses compagnons la bienvenue dans sa cité. Elle savait ce que ressentaient ces hommes privés de foyer, car elle-même était venue en Afrique avec quelques amis, fuyant un frère qui voulait la tuer. « N'ignorant pas la souffrance, j'ai appris comment aider l'infortune », dit-elle.

Elle offrit un superbe banquet aux étrangers et cette nuit-là, Enée raconta leur histoire, d'abord la chute de Troie puis leur long voyage. Il parlait avec une grande éloquence et même si un dieu ne s'en était chargé, peut-être Didon aurait-elle succombé à tant d'héroïsme et à un si beau langage. Mais Cupidon était là et elle n'avait plus le choix.

Elle fut heureuse quelque temps. Enée semblait lui être attaché et elle, de son côté, répandait sur lui tout ce qu'elle possédait. Elle lui donna à entendre que sa cité lui appartenait autant qu'à elle-même. Il recevait les honneurs jusque-là réservés à la Reine, et elle obligea les Carthaginois à le traiter comme s'il était lui aussi leur Souverain. Elle combla aussi de faveurs ses compagnons ; jamais elle ne croyait en faire assez pour eux. Elle ne voulait que donner ; pour elle-même, elle ne demandait rien – que l'amour d'Enée. Lui, de son côté, recevait avec une grande satisfaction tout ce que la générosité de Didon lui octroyait. Il vivait dans l'abondance aux côtés d'une femme superbe ; une Reine puissante l'aimait, pourvoyait à tous ses besoins, organisait des parties de chasse pour le distraire et non seulement lui permettait mais le suppliait de faire encore et encore le récit de ses aventures.

Rien d'étonnant à ce que l'idée d'appareiller pour une terre inconnue lui devînt de moins en moins attrayante. Junon était très satisfaite de la tournure que prenaient les événements, mais Vénus n'en était pas troublée pour autant. Mieux encore que sa propre femme, elle comprenait Jupiter. Elle ne doutait pas qu'il obligerait un jour Enée à s'embarquer pour l'Italie et ce petit intermède avec Didon ne discréditait aucunement son fils. Elle avait pleinement raison. Quand il consentit à sortir de son apathie, Jupiter se montra très efficace. Il dépêcha Mercure à Carthage, avec un message à l'adresse d'Enée. Le dieu trouva le héros se promenant de-ci, de-là, vêtu à ravir, avec à son côté une épée superbe tout incrustée de jaspe et sur les épaules une merveilleuse cape pourpre tissée de fils d'or ; l'une et l'autre données par Didon, naturellement, et dont la seconde, en fait, était l'oeuvre de ses mains. Ce flâneur élégant fut tout à coup tiré de son indolence satisfaite. Des mots sévères frappèrent ses oreilles. « Combien de temps penses-tu perdre encore dans cette oisiveté luxueuse ? » demanda une voix courroucée. Il se retourna : Mercure, dans tous ses attributs divins, se tenait devant lui. « Le Maître des Cieux m'envoie vers toi », dit-il, « Il te prie de partir d'ici pour te mettre à la recherche du Royaume qui t'est destiné. » Sur ces mots, il s'évanouit comme un lambeau de brume se dissipe dans l'air, laissant Enée agité et inquiet, certes, et décidé à obéir, mais surtout misérablement conscient des difficultés que lui susciterait Didon.

Il réunit ses hommes, leur donna l'ordre de rassembler une flotte et de se préparer à un départ immédiat – tout ceci dans le plus grand secret. Didon l'apprit cependant et envoya chercher Enée. Au début, elle ne fut que douceur. Elle ne pouvait croire qu'il songeât à la quitter. « Est-ce moi que tu fuis ? » lui demanda-t-elle. « Permetts à ces larmes de plaider pour moi, pour cette main que je t'ai donnée. Si en quelque façon j'ai mérité que tu me veuilles du bien, si quelque chose chez moi te fut doux ... »

Il répondit qu'il n'était pas homme à nier qu'elle l'avait, en effet, très généreusement traité et qu'il ne l'oublierait jamais. Mais qu'elle se souvienne de son côté qu'il ne l'avait pas épousée et qu'il était libre de la quitter quand bon lui semblerait. Jupiter lui ordonnait de partir, il lui fallait obéir. « Cesses ces plaintes qui ne peuvent que nous troubler tous deux », implora-t-il.

Alors elle lui dit ce qu'elle pensait. Comment il était venu à elle, fugitif, affamé, démuné de tout et comment elle lui avait tout donné, sa personne et aussi son royaume. Mais devant l'impassibilité d'Enée, la passion de Didon se trouvait sans recours. Au milieu d'un torrent de mots brûlants, sa voix se brisa. Elle le quitta en courant et se réfugia où personne ne pouvait la voir.

Très sagement, les Troyens appareillèrent dans la nuit. Un mot de la Reine, et leur départ aurait pu être à jamais rendu impossible. Du pont de son bateau, Enée jeta un dernier regard sur les murs de Carthage et les vit illuminés par un grand feu. Il vit d'abord monter les flammes, puis il les vit doucement mourir, et il se demanda quelle en était la cause. Sans le savoir, il contemplait la lueur du bûcher funéraire de Didon. Quand elle eut compris qu'il l'avait quittée, elle s'était donnée la mort.

## **II. LA DESCENTE AUX ENFERS**

En regard de ce qui s'était passé auparavant, le voyage entre Carthage et la côte occidentale de l'Italie fut aisé. Une grande perte, cependant, celle de Palinurus, le pilote fidèle, qui se noya alors qu'ils arrivaient au terme de leurs périls en mer.

Hélénos avait recommandé à Enée de se mettre dès son arrivée sur la terre d'Italie à la recherche de la caverne où s'abritait la Sybille de Cumes, une femme de grande sagesse qui connaissait l'avenir

et le conseilleraient. Il la trouva et elle lui dit qu'elle le guiderait jusqu'au monde souterrain, où son père Anchise – mort juste avant la grande tempête – lui révélerait tout ce qu'il souhaitait apprendre. Toutefois, elle le mit en garde, car il s'agissait là d'une entreprise à ne pas prendre légèrement :

*Troyen, fils d'Anchise, la descente de l'Averne est aisée  
Toute la nuit, tout le jour, les portes du sombre Hadès sont ouvertes,  
Mais revenir sur ses pas, respirer à nouveau le doux air du ciel,  
Voilà qui demande un rude labeur, en vérité.*

Néanmoins, s'il s'y décidait, elle l'accompagnerait jusque là. Mais avant tout autre chose, il lui fallait trouver un rameau d'or qui poussait sur un arbre de la forêt ; il le cueillerait et l'emporterait, car il ne serait admis dans le Hadès que s'il tenait ce rameau à la main. Il se mit aussitôt en quête, accompagné du toujours fidèle Achate. Sans grand espoir, ils pénétrèrent dans l'épaisseur de ces bois touffus, où trouver quoi que ce soit semblait tout à fait impossible. Mais soudain, ils aperçurent deux colombes, les oiseaux de Vénus. Les deux hommes les suivirent tandis qu'elles volaient lentement, les entraînant de plus en plus loin, jusqu'à ce qu'ils se retrouvent au bord du lac Avernus, une nappe d'eau sombre et nauséabonde. Là, avait dit la Sibylle à Enée, là s'ouvrait la caverne d'où partait la route du monde souterrain. Et là aussi les colombes arrêtaient leur vol : elles planèrent au-dessus d'un arbre et le feuillage de cet arbre était traversé d'un éclair jaune et brillant. C'était le rameau d'or. Enée le cueillit avec joie et le porta à la Sibylle. Puis ensemble, prophétesse et héros entamèrent leur voyage.

Avant Enée, d'autres héros l'avaient déjà entrepris sans le trouver particulièrement terrifiant. La foule des ombres avait bien, en fin de compte, terrifié Ulysse, mais Thésée, Hercule, Orphée, Pollux ne s'étaient pas heurtés à de grandes difficultés en cours de route. Et la timide Psyché, qui s'y était rendue seule pour demander à Proserpine le charme de beauté réclamé par Vénus, n'avait rien vu de plus que Cerbère, le chien tricéphale, et celui-ci s'était aisément laissé amadouer par l'octroi d'un peu de gâteau. Mais le héros romain ne vit qu'une accumulation d'horreurs. Les préparatifs auxquels crut devoir se livrer la Sibylle étaient calculés pour effrayer jusqu'au plus courageux. Au cœur de la nuit, devant la sombre caverne qui s'ouvrait au bord du lac obscur, en holocauste à Hécate, la redoutable déesse de la Nuit, elle offrit quatre bœufs noirs comme le jais. A l'instant où elle déposa les offrandes rituelles sur l'autel rouge de flammes, la terre gronda et trembla sous leurs pieds et au loin, les chiens hurlèrent dans l'obscurité. Avec un cri à Enée : « A présent, fais appel à toute ta vaillance ! » elle se précipita dans la caverne où il la suivit, impavide. Ils se trouvèrent bientôt sur une route enveloppée d'ombre, une ombre qui leur permettait toutefois d'apercevoir des formes terrifiantes alignées les unes à droite, les autres à gauche, la blême Maladie et le Souci rongeur, la Famine qui porte au crime ; la Guerre qui donne la Mort et la folle Discorde, avec ses cheveux ensanglantés et entrelacés de serpents, et bien d'autres encore, tous fléaux pour les mortels. Enée et la Sibylle traversèrent leurs rangs sans être molestés et arrivèrent enfin en un lieu où, sur un cours d'eau, un vieillard manoeuvrait une barque à l'aide d'un aviron. Et là ils virent un spectacle pitoyable : sur la berge, une foule d'ombres, aussi nombreuses que les feuilles qui tombent dans la forêt au premier froid de l'hiver, toutes tendant les mains, et suppliant le nocher de les transporter sur la rive opposée. Mais le vieil homme lugubre choisissait parmi elles ; il en admettait quelques unes sur sa nacelle et repoussait les autres. A Enée, qui observait la scène avec stupeur, la Sibylle dit qu'ils avaient maintenant atteint le point de rencontre des deux grands fleuves du monde souterrain, le Cocyte – dont le nom porte à lui seul parle de lamentations – et l'Achéron. Le nautonnier se nommait Charon et ceux qu'il refusait d'admettre dans sa barque étaient les infortunés qui n'avaient pas reçu de sépulture. Ils étaient condamnés à errer pendant cent ans avant de trouver un lieu de repos.

Quand ils se présentèrent devant lui, Charon parut vouloir repousser Enée et son guide. Il les pria de s'arrêter et leur dit que les vivants ne pouvaient entrer dans sa barque mais seulement les morts. Toutefois, à la vue du rameau d'or, il céda et leur fit passer l'eau. Le chien Cerbère était sur l'autre rive et en défendait l'accès, mais ils suivirent l'exemple de Psyché ; la Sibylle, elle aussi, lui tendit un peu de gâteau et il s'amadoua. Poursuivant leur avance, ils arrivèrent au lieu solennel où Minos, le fils d'Europe et le juge inflexible des morts, prononçait la sentence finale et sans appel des âmes

qui se tenaient devant lui. Ils se hâtèrent de quitter cette présence inexorable pour se retrouver dans les champs de l’Affliction, peuplés par les amants malheureux que leur douleur avait conduits à se donner la mort. Dans ce lieu triste mais charmant, ombragé par des bosquets de myrte, Enée aperçut Didon. Il pleurait en l’abordant : « Ai-je été la cause de ta mort ? » lui demanda-t-il. « Je t’ai quittée contre ma volonté, je te le jure ». Elle ne le regarda pas plus qu’elle ne lui répondit ; un bloc de marbre n’eût pas été plus insensible. Lui-même, cependant, se sentait profondément ému et ses larmes coulaient encore quand il la perdit de vue.

Un peu plus loin, la route se divisait en plusieurs embranchements. De celui de gauche venaient des sons affreux, des cris, des bruits de coups et de chaînes. Enée s’arrêta, épouvanté ; la Sibylle lui dit de ne rien craindre mais de fixer le rameau d’or sur le mur qui faisait face au croisement des chemins. A gauche, lui dit-elle, se trouvaient les régions gouvernées par Rhadamanthe, lui aussi fils d’Europe et qui punissait les méchants de leurs crimes. Mais la route vers la droite menait vers les Champs-Élysées, où Enée retrouverait son père. C’était un séjour enchanteur, tout de paix et de félicité, de verts gazons, de bosquets rians et de fleurs ; un air vivifiant y circulait, et le soleil y répandait une douce lumière rosée. Là venaient les âmes des morts grands et justes, héros, poètes, prêtres et celles de tous ceux dont les hommes gardaient le souvenir parce qu’ils s’étaient montrés bons et secourables envers autrui. Parmi eux, Enée aperçut bientôt Anchise qui l’accueillit avec une joie incrédule. Le père et le fils versèrent ensemble des larmes heureuses, émus de cette étrange rencontre entre cette ombre et ce vivant dont l’amour avait été assez fort pour l’entraîner jusqu’à l’empire de la Mort.

Ils avaient, naturellement, beaucoup à se dire ; Anchise mena Enée jusqu’au bord du Léthé, le fleuve de l’Oubli, où devaient s’abreuver toutes les âmes prêtes à retourner vivre sur la terre. Et il montra à son fils ceux qui seraient un jour leurs descendants, les siens et ceux d’Enée, et qui attendaient leur tour de boire et d’oublier ce qu’ils avaient vécu et souffert dans leurs existences antérieures. C’était une assemblée splendide que celle de ces futurs Romains, ces maîtres du monde à venir. Anchise les nomma un à un et prédit les hauts faits qu’ils accompliraient, dont les hommes de tous les temps garderaient la mémoire. Puis il donna des instructions à son fils au sujet de son établissement en Italie ; il lui dit comment s’y prendre pour s’assurer la victoire et comment éviter ou endurer les épreuves qui les attendaient encore.

Puis, sereinement, sachant que leur séparation ne durerait qu’un temps, ils prirent congé l’un de l’autre. Enée et la Sybille revinrent sur la terre et Enée rejoignit ses navires. Le lendemain, les Troyens faisaient voile pour la côte italienne, à la recherche de la terre qui leur était promise.

### **III. LA GUERRE EN ITALIE**

Des épreuves terribles attendaient le petit groupe aventureux. Junon en était une fois de plus la source. Elle souleva contre eux les peuples les plus puissants de la contrée, les Latins et les Rutules, qui s’opposèrent avec violence à l’établissement des Troyens. N’eût été la déesse, tout se serait fort bien passé. L’ombre de son père Faunus avait interdit au vieux Latinus, arrière-petit-fils de Saturne et Roi de la ville du Latium, de marier sa fille unique, Lavinia, à un Prince du pays, et elle avait recommandé de lui faire épouser un étranger dont elle lui annonçait la venue imminente. De cette union naîtrait une race destinée à dominer le monde entier. Aussi, quand une ambassade envoyée par Enée demanda la permission de camper sur un étroit espace de la côte ainsi que le libre usage de l’air et de l’eau, Latinus la reçut-elle de fort bonne grâce. Enée ne pouvait donc être que ce gendre prédit par Faunus et il confia sa conviction aux envoyés du héros. Tant qu’il resterait en vie, ils auraient un ami, leur dit-il, et dans un message adressé à Enée, il dit qu’il avait une fille, laquelle ne pouvait épouser personne si ce n’était un étranger, et que le chef troyen lui paraissait incarner cet homme désigné par le destin.

Mais ici, Junon intervint. Elle fit sortir Alecto – une des Furies – du Hadès, et lui donna l’ordre de déchaîner la guerre sur le pays. Alecto ne fut que trop heureuse d’obéir. Elle commença par enflammer le cœur de la Reine Amate, épouse de Latinus, et lui inspira de s’opposer avec violence à toute idée de mariage entre sa fille et Enée. Puis elle s’envola chez le roi des Rutules, Turnus, qui avait été jusqu’ici le prétendant le plus favorisé parmi tous ceux qui briguaient la main de Lavinia.

Pour le soulever contre les Troyens, la visite d'Alecto était à peine nécessaire ; l'idée que quiconque sauf lui-même pourrait épouser Lavinia suffisait à jeter Turnus dans une rage furieuse. Dès qu'il entendit parler d'une ambassade troyenne auprès du vieux Roi, il leva une armée et marcha sur le Latium afin de prévenir par la force tout projet de traité entre les Latins et les étrangers.

Pour son troisième effort, Alecto fit preuve tout à la fois d'intelligence et d'imagination. Un fermier latin possédait un cerf apprivoisé, une bête superbe et si peu farouche qu'après avoir couru librement tout le jour, elle revenait chaque soir à la porte qu'elle connaissait si bien. La fille du fermier la soignait avec amour : elle brossait et peignait sa robe et entrelaçait ses bois de guirlandes. Tous les fermiers des environs connaissaient le cerf et le protégeaient et quiconque, fût-ce l'un d'eux, l'aurait blessé, s'en serait vu sévèrement châtié ; mais qu'un étranger osât lui faire du mal et toute la région se fût ameutée. Et cependant, c'est bien ce que fit le jeune fils d'Enée, mené à son insu par la main d'Alecto. Ascagne chassait avec ses chiens ; la Furie les conduisit dans la forêt jusqu'à l'endroit où reposait le cerf. Ascagne décocha une flèche qui blessa la tête grièvement, mais avant de mourir, elle réussit à revenir à son refuge habituel et à sa maîtresse. Par les soins d'Alecto, la nouvelle se propagea rapidement et la bataille s'engagea aussitôt entre les fermiers furieux qui voulaient tuer Ascagne et les Troyens qui prétendaient le défendre.

La rumeur atteignit le Latium juste après l'arrivée de Turnus. Le fait que son peuple était déjà en armes et celui, plus lourd de menaces encore, que l'armée rutule campait devant ses murs, tout cela en était trop pour le Roi Latinus. Nul doute que l'irritation de sa Reine fut elle aussi pour quelque chose dans sa décision finale. Toujours est-il qu'il s'enferma dans son palais et laissa aller les événements. Si Lavinia devait être l'enjeu de la lutte, Enée, pour l'obtenir, ne voit compter sur aucune aide de la part de son futur beau-père.

Une coutume de la ville voulait que la porte du temple de Janus, toujours close en temps de paix, fût ouverte dès qu'une guerre était décidée. Alors le Roi soulevait les barres des deux battants, les trompettes résonnaient et les guerriers poussaient de grands cris. Mais cette fois, retiré dans son palais, le Roi ne vint pas présider au rite sacré. Comme le peuple hésitait, ne sachant que faire, Junon en personne descendit du ciel et relevant les barres de ses propres mains, elle écarta les battants de la porte. Et la joie envahit la cité, joie du combat promis, des cuirasses scintillantes et des chevaux de bataille et des fiers étendards déployés, joie de se préparer à une guerre sans merci. Une armée formidable, Latins et Rutules unis, s'opposait à une poignée de Troyens. Turnus, son capitaine, était un guerrier consommé et brave ; un autre allié fort capable était Mézence, un excellent soldat mais si cruel envers ses sujets, les Etrusques, que ceux-ci s'étant révoltés contre lui, il avait dû se réfugier chez Turnus. La troisième alliée était une femme, la vierge Camille ; son père l'avait fait élever dans un lieu désert et inculte et dès son jeune âge, un arc ou une fronde dans sa petite main, elle avait appris à viser sans les manquer les grues rapides et les cygnes sauvages ; elle patronnait tous les arts guerriers et excellait au javelot et à la hache tout autant qu'à l'arc. Elle dédaignait le mariage, elle aimait la chasse, la bataille et son indépendance. Une troupe de guerriers la suivait parmi lesquels on comptait quelques jeunes filles.

En cette conjoncture – si périlleuse pour les Troyens – le vénérable Tibre, le dieu du fleuve sur la rive duquel ils campaient, vint dans un songe rendre visite à Enée. Il lui dit de remonter au plus vite la vallée, jusqu'au lieu où demeurait Evandre. C'était le Roi d'une cité petite et pauvre mais destinée à devenir dans les âges futurs la ville la plus fière du monde ; alors, les tours de Rome monteraient jusqu'aux nues. Le dieu du fleuve promit à Enée qu'il trouverait là le secours dont il avait tant besoin. Enée partit dès l'aube, suivi d'une escorte choisie, et pour la première fois un bateau chargé d'hommes en armes flotta sur le Tibre. Ils furent chaleureusement accueillis par le Roi Evandre et son jeune fils Pallas, qui tout en menant leurs visiteurs vers le modeste bâtiment leur servant de palais, leur nommaient chaque site : la haute roche Tarpéienne et non d'elle la colline consacrée à Jupiter, maintenant couverte de broussailles mais où s'élèverait un jour le Capitole étincelant et doré ; une prairie où paissaient des troupeaux et qui serait le lieu de rencontre du monde entier, le Forum Romain. « Là vivaient autrefois des faunes et des nymphes » dit le Roi, « et une race humaine sauvage. Mais Saturne vint, un exilé sans lieu ni foyer, fuyant son fils Jupiter. Et dès lors, tout fut transformé. Les hommes renoncèrent à leurs mœurs rudes et sans lois. Il gouverna

avec tant de justice et dans une telle paix que son règne est depuis nommé « l'Age d'Or ». Mais après lui, d'autres coutumes prévalurent ; la paix et la justice durent fuir devant l'avidité, l'amour de l'or et de la guerre. Des tyrans gardèrent le pouvoir jusqu'à mon arrivée en ce pays, banni de Grèce, d'Arcadie, ma patrie bien-aimée. »

Le récit du vieil homme s'achevait quand ils arrivèrent à la hutte rustique qui l'abritait ; Enée y passa la nuit sur une couche de feuilles couverte d'une peau d'ours. Tous se levèrent tôt le lendemain matin réveillés par la lueur de l'aurore et les chants des oiseaux. Le Roi s'approcha d'eux, suivi de deux grands chiens, son seul cortège et ses seuls gardes du corps. Quand tous se furent restaurés, il donna à Enée le conseil que celui-ci était venu demander. L'Arcadie – il avait donné à sa nouvelle patrie le nom de celle qu'il avait perdue – était un état sans puissance, dit-il, elle ne serait que d'un faible secours aux Troyens. Mais un peu plus loin sur la rive vivait le peuple riche et puissant des Etrusques, dont le Roi fugitif, Mézence, aidait à présent Turnus. Ce seul fait les inciterait à prendre le parti d'Enée dans la guerre, tant était grande la haine qu'ils vouaient à leur ancien souverain. Il avait fait preuve d'une cruauté monstrueuse ; faire souffrir le ravissait. C'était lui qui avait imaginé cette façon de donner la mort, plus horrible que toute autre connue des hommes : il liait ensemble un mort et un vif, main à main et face à face, puis il attendait que le lent poison de cette étreinte atroce amenât une mort trop longue à venir.

Toute l'Etrurie s'était finalement soulevée contre lui, mais il avait réussi à s'enfuir. Toutefois, ses anciens sujets étaient décidés à le ramener de vive force et à le punir comme il le méritait. Enée trouverait en eux des alliés sûrs et puissants. Le vieux Roi, quant à lui, enverrait Pallas, son fils unique, pour qu'il entrât au service du dieu de la Guerre sous les ordres du héros troyen, et il le ferait accompagner par un groupe de jeunes gens, la fleur de la chevalerie arcadienne. A chacun de ses visiteurs il donna un vaillant coursier, ce qui leur permettrait d'atteindre au plus vite l'armée Etrusque et de la rallier à leur cause.

Entre-temps, le camp troyen – fortifié seulement par des murs de terre et privé de son chef et de ses meilleurs guerriers – subissait des assauts furieux. Turnus l'attaquait en force. Le premier jour, les Troyens se défendirent avec succès en suivant les ordres très stricts qu'Enée leur avait laissés avant son départ et qui leur interdisaient de passer à l'offensive, sous quelque prétexte que ce fût. Mais l'ennemi les surpassait en nombre et les perspectives étaient sombres ; il aurait fallu prévenir Enée de ce qui se passait, mais était-ce possible ? Les Rutules encerclaient tout le camp. Deux hommes cependant se proposèrent, deux hommes qui refusaient de peser les chances de réussite ou d'échec et pour lesquels l'extrême danger de la tentative était une raison de plus de l'entreprendre. Ces deux-là résolurent d'essayer de traverser les lignes ennemies sous le couvert de la nuit et de rejoindre Enée.

Ils s'appelaient Nisus et Euryale ; le premier était un guerrier vaillant et réputé, le second seulement un adolescent mais tout aussi brave que l'autre et plein d'une généreuse ardeur pour les hauts faits héroïques. Ils avaient pour habitude de combattre côte à côte ; partout où on voyait l'un, que ce soit de garde ou sur un champ de bataille, on était sûr de trouver l'autre. Ce fut Nisus qui le premier eut l'idée de la grande entreprise ; tandis qu'il regardait par-dessus les remparts, il observa que les feux ennemis étaient bien clairsemés dans le camp où régnait un profond silence, un silence d'hommes endormis. Il fit part de son plan à son ami mais sans penser un instant que celui-ci l'accompagnerait, et il ne ressentit qu'angoisse et chagrin quand le jeune garçon s'écria que jamais il ne consentirait à rester en arrière, que la mort dans une tentative aussi glorieuse lui paraissait mille fois préférable à la vie. « Laisse-moi y aller seul », implora Nisus. « Si les choses devaient tourner à notre désavantage – et dans une telle aventure, il y a beaucoup à parier qu'elles le feront – tu serais là pour payer ma rançon ou me rendre les honneurs funèbres. Tu es beaucoup trop jeune ; souviens-toi que la vie t'attend. » « Propos oiseux », répondit Euryale. « Partons sans plus de délais. » Nisus comprit qu'il était inutile de tenter de le persuader et tristement, il céda.

Ils trouvèrent les chefs troyens tenant conseil et ils leur exposèrent leur plan, qui fut accepté d'emblée ; et les princes, avec des larmes dans la voix, les remercièrent et leur promirent de somptueuses récompenses. « Je n'en veux qu'une seule », dit Euryale. « Ma mère se trouve ici dans le camp. Elle n'a que moi au monde et pour me suivre, elle n'a pas voulu rester en arrière avec les

autres femmes. Si je meurs ... » « Elle sera ma mère », interrompit Ascagne. « Elle remplacera la mère que j'ai perdue pendant la dernière nuit de Troie, je t'en fais le serment. Et prends ceci, ma propre épée. Elle ne te faillira pas. »

Tous deux se mirent en route ; ils traversèrent les fossés puis approchèrent du camp ennemi. Le sol était jonché d'hommes endormis. Nisus chuchota : « Je vais nous frayer un chemin. Et toi, monte la garde. » Et il tua un homme après l'autre, avec tant d'art que pas un ne proféra un son en mourant. Pas un râle ne donna l'alarme. Euryale prit bientôt part à cette besogne sanglante. Quand ils atteignirent l'extrémité du camp, celui-ci semblait traversé de part en part par une grande route jalonnée de cadavres. Mais ils avaient eu tort de s'attarder. L'aube se levait ; une troupe de cavaliers venant du Latium aperçut l'éclair du casque d'Euryale et interpella le jeune homme. Comme il continuait à avancer sans répondre parmi les arbres, ils surent qu'ils avaient affaire à un ennemi et ils encerclèrent le bois. Dans leur hâte, les deux amis furent séparés et Euryale se trompa de sentier. Nisus, fou d'inquiétude, retourna sur ses pas pour le retrouver. Invisible lui-même, il vit son ami aux mains des soldats. Comment le secourir ? Il était seul, aucun espoir ne lui était permis et cependant il savait que mieux valait tout tenter et mourir plutôt que l'abandonner. Il combattit donc, un homme contre toute une troupe, et son épée abattit un guerrier après l'autre. Le capitaine, ne sachant de quel côté venait cette attaque mortelle, se tourna vers Euryale en criant : « Tu paieras pour ceci ! » Mais avant qu'il ait eu le temps de soulever son épée, Nisus se précipita : « Tue-moi seul ! » cria-t-il. « Je suis seul responsable de tout ceci. Il n'a fait que me suivre. » Mais les mots étaient encore sur ses lèvres que l'épée transperçait déjà le flanc de l'adolescent. Tandis qu'il tombait, mourant, Nisus égorgeait l'homme qui l'avait tué ; alors, frappé de nombreux traits, lui-même s'affaissa, mort, à côté de son ami.

Toutes les autres aventures des Troyens se déroulèrent sur des champs de bataille. Avec une nombreuse armée étrusque, Enée revint à temps pour sauver le camp et une guerre furieuse s'engagea. Dès lors, le récit ne parle plus guère que d'hommes en égorgeant d'autres. Les batailles se succèdent et elles se ressemblent toutes. Des héros innombrables perdent la vie, des rivières de sang arrosent le sol, les trompettes de cuivre ne cessent de résonner ; les flèches volent, drues comme la grêle, et les sabots des coursiers ardents piétinent les morts couchés dans une rosée sanglante. Bien avant que tout ne s'achève, les horreurs ont cessé d'horrifier. Les ennemis des Troyens ont tous succombé, comme il se doit. Camille tombe, après avoir fort bien raconté sa propre histoire ; le cruel Mézence rencontre le destin qu'il a si bien mérité – mais pas avant que son jeune et vaillant fils ne périsse en le défendant. Bien des bons alliés meurent eux-aussi, et parmi eux, Pallas, le fils d'Evandre.

Et enfin, Turnus et Enée s'affrontent en combat singulier. A ce moment, Enée, qui dans la première partie du récit semble aussi humain qu'Hector ou Achille, est transformé en un personnage étrange et prodigieux ; ce n'est plus un être humain. Autrefois, il avait quitté Troie en proie aux flammes, portant tendrement son vieux père sur ses épaules et encourageant son petit garçon à courir à ses côtés ; en arrivant à Carthage, il connaissait la valeur de la compassion, il sentait ce que cela signifiait d'arriver en un lieu « où l'on verse des larmes » ; il était aussi très humain lorsqu'il se pavanait dans ses beaux vêtements d'une pièce à l'autre du palais de Didon. Mais sur les champs de bataille latins, il n'est plus un homme mais un prodige effrayant. Il est « vaste comme le Mont Athos, vaste comme le Père Apennin lui-même lorsqu'il secoue ses chênes puissants et soulève jusqu'au ciel ses cimes neigeuses », comme « Egéon, qui avait cent bras et cent mains et crachait le feu par cinquante bouches, frappant comme la foudre sur cinquante solides boucliers et tirant cinquante épées effilées – c'est ainsi qu'Enée assouvit sa fureur victorieuse sur le champ de bataille. » Quand il affronte Turnus dans un dernier combat, le dénouement n'offre aucun intérêt. Pour Turnus, il est tout aussi futile de lutter contre Enée que de se mesurer à la foudre ou à un tremblement de terre.

Avec la mort de Turnus s'achève le poème de Virgile. On nous laisse entendre qu'Enée épousa Lavinia et fonda la race romaine – qui, nous dit Virgile : « laissa à d'autres nations des choses telles que les arts et la science, pour toujours se souvenir qu'elle-même était destinée à maintenir sous son

empire tous les peuples de la terre, à imposer partout le règne de la soumission absolue, à épargner les humbles et à écraser les superbes. »